

CHRONIQUE DE LA VIE BOURGEOISE

INVENTAIRES

Toutes les bonnes maisons de commerce, les maisons *sérieuses*, comme on dit sur la place, ont coutume de dresser leur inventaire à chaque fin d'année. L'Académie française, honorable boutique (maison fondée en 1635 par M. de Richelieu, René Doumic, successeur), ne manque pas à cette tradition. Parmi les missions qui lui sont confiées par la société bourgeoise, il en est deux que l'Académie accomplit avec un soin particulier : celle de faire la *charité* aux enfants sages et celle de donner une petite obole aux grands enfants (bien sages, aussi) qui écrivent des livres. Et cette assemblée de gâteaux mène un tapage considérable autour de ces distributions de prix ; pour se donner encore une apparence de raison d'être, ces quelques douzaines de vieillards cacochymes et quin-teux qui font joujou avec l'épée de nacre comme avec la chaise percée, ne manquent jamais une occasion de laisser croire qu'ils sont encore capables d'une activité *désintéressée*, en dehors de leurs papotages patriotards et traditionalistes.

Les deux rapports annuels, prix de vertu, prix littéraires ont été prononcés, cette année par deux typiques cadavres : Georges Goyau, René Doumic ; deux chefs-d'œuvre ; la bêtise et l'hypocrisie bourgeoise, la platitude de langage et la bassesse de pensée se mêlent pour former deux pénibles radotages, dignes, l'un d'un rapport de secrétaire de société de tempérance, l'autre d'un discours à l'Académie de Normandie, d'Auvergne ou du Languedoc. Ici le poncif est roi et ces paroles prononcées en 1927 semblent avoir été dites, déjà, sous le règne de l'auguste fondateur, par un des premiers « immortels ».

M. Georges Goyau a la parole. Il va nous rendre compte des « vertus » que l'Académie a récompensés au cours de l'année écoulée. M. Georges Goyau est un écrivain « catholique » et il ressemble, en effet, sur une photographie qui le représente en habit vert, la main appuyée sur un bouquin (dictionnaire ou évangile ?), l'épée académique entre les pattes, il ressemble à un soldat du Pape ou à un sacristain de bonne paroisse. Tout d'abord, voici qu'il prononce l'éloge du « ménage » Cognacq : quel beau portrait il trace de la « patronne » « cette grande laborieuse, venue toute jeune du fond de la Savoie, qui avait donné à sa bourgade natale un riche jardin botanique (!), avait créé une pouponnière, maternité pour les 3.500 employés et ouvriers qui collaborent à la prospérité de la Samaritaine!!! » N'est-ce pas énorme ? Bêtise ou tranquille impudence, une telle phrase passe la mesure. On sait comment, par quels moyens, par quelle exploitation féroce, par quelle science du vol, des petits boutiquiers peuvent parvenir en un demi-siècle à créer un magasin où « collaborent 3.500 employés » : c'est l'histoire de toutes les grandes fortunes bourgeoises et que l'on demande à ces 3.500 travailleurs, l'esprit de cette *collaboration*, eux, qui sont traqués, espionnés, par des inspecteurs serviles, mis à l'amende pour le plus futile prétexte, et souvent jetés à la porte à l'heure même de la retraite ! « Mme Cognacq était la septième enfant d'une famille de huit : il lui suffisait de regarder son œuvre

pour conclure qu'une vie humaine est une force et qu'il importe que les familles respectent et multiplient la vie. » Il faut, en effet, beaucoup d'enfants à... la France pour que la Samaritaine ne manque pas de main-d'œuvre à bon marché et la patrie de *petits soldats pour la défendre* en Syrie, au Maroc, et demain sans doute en Chine. Il est beau que l'écrivain catholique, dès le début de ses palabres, ait tracé le portrait touchant de Mme Cognacq, grande bourgeoise parvenue à force de rapines et d'implacable dureté à la fortune et... à la philanthropie. Souhaitons que l'an prochain, M. Goyau, si l'âge lui laisse encore l'usage de la parole, ouvre sa harangue moralisatrice par quelques mots aimables à Mme Lefebvre qui « respecte et multiplie la vie » à sa façon, puisque, du fonds de sa cellule, elle cherche une épouse nouvelle à son fils, ce fils si obéissant, si doux, si « français » !

Suit l'énumération d'un certain nombre de « bonnes » œuvres, aux noms enchanteurs, qui ont mérité les largesses de l'Académie : *Sociétés des crèches, Amis de l'enfance, Semaines sociales, Phare de France*. Citons encore une bien belle phrase de notre rapporteur, qui, décidément, nous émeut jusqu'aux larmes : « Et ce qu'il y a de singulièrement émouvant, c'est le spectacle d'une famille de haute bourgeoisie parisienne, s'attachant continuellement depuis quatre-vingts ans, de père en fils, à mûrir ce beau fruit... etc. » Quel est donc ce beau fruit ? *L'œuvre de la Société des Crèches*. M. Goyau, qui est un fin lettré, s'exprime par métaphore ; mais pour parler comme vous, Monsieur l'Immortel, ne pourrait-on pas dire aussi que cette famille de haute bourgeoisie, a mûri en même temps que le « fruit de charité », un fruit infiniment plus gros qui est... une immense fortune personnelle.

...Quelle belle chose que la philanthropie ! Et savez-vous jusqu'à quel immense sacrifice une bourgeoise de France peut pousser l'amour d'autrui ? M. Goyau nous renseigne : « Un petit tableau du XVIII^e siècle, *généreusement* mis en vente, lui procura les ressources nécessaires (à cette bonne dame) pour la fondation dans un bois de pins, d'un aérium où les enfants délabrés, etc... » N'avez-vous pas songé, grand honnête homme, à tout le bien que pourrait faire cette charitable personne, le jour où elle vendrait *généreusement* non plus un tableau, mais toute sa collection, le jour surtout où la Révolution triomphante la dépouillerait de ses trésors pour donner la *liberté* à l'homme, car, ne vous en déplaise, c'est précisément parce que tant de braves gens possèdent tant de milliards, que la liberté est montée dans notre univers bourgeois. La liberté sera la négation de *leur* liberté et le passage de l'ancien état au nouveau se fera à la faveur d'un phénomène dont le nom, Monsieur l'Académicien, vous fait grincer des dents : la dictature du prolétariat. — Monsieur Goyau, asseyez-vous !

Le hideux Doumic ouvre sa harangue par une déclaration de la plus *haute* importance : « Pas plus en littérature qu'ailleurs, l'Académie n'admet qu'il y ait deux France. » Je crois bien cependant que M. Doumic est l'auteur d'une histoire littéraire, chef-d'œuvre de platitude et de lâcheté, où sont « oubliés » ou odieusement défigurés des génies tels que Beau-delaire, Rimbaud, Lautréamont : il est vrai que ces hommes n'appartiennent pas à la *littérature*, mais à l'esprit.

« Voici maintenant son accueil (celui de l'Académie)

NOTES

Deux voyages en U. R. S. S.

Les récits de voyageurs sont le plus souvent le reflet des voyageurs eux-mêmes, et non pas celui des pays qu'ils croient avoir traversés. A supposer encore que les voyageurs soient de bonne foi. Mais que penser de l'exac-titude des enquêtes publiées par les journaux français sur la Russie des Soviets ? Voici que deux d'entre eux, le *Temps* en décembre, le *Petit Parisien* en janvier, nous livrent respectivement les impressions de Maître Armand Dorville et de Mme Andrée Viollis. Les méthodes de ces deux reporters sont bien différentes. Le premier procède par abstractions, par allégations soutenant une thèse, au long de cinq articles, qui se terminent par une conclusion apparemment logique. La seconde, plus sentimentale, semble n'avoir rien voulu démontrer : elle décrit, la couleur locale surtout la retient, et les généralités introduites au milieu des anecdotes sont plus souvent le fait de la finesse de la voyageuse que l'effet d'une logique éprouvée qui les relierait aux événements.

Il est certain que ces deux esprits, si l'on peut dire, n'ont guère qu'une analogie : leur opinion était faite avant de quitter Paris. Les faits désorientèrent bien un peu cette opinion, mais quand nos journalistes se retrouvèrent seuls avec leur porte-plume la certitude leur revint. C'est qu'ils jugeaient l'un et l'autre à travers une culture ; qu'il leur paraissait possible de juger la Révolution russe sur ses effets sans se soucier même de sa signification ; qu'ils allaient à Moscou avec une ignorance du communisme qui fait plaisir et qui s'étale ingénument dans leur prose inégalement candide :

Lénine, dit M^e Dorville, a été un grand opportuniste. Il a assoupli le système communiste à l'âme russe. Il a su borner les règles inflexibles de la logique quand elles s'insurgeaient contre les nécessités de la vie. »

Cet écrivain ignore évidemment le premier mot du marxisme, il se fait de la logique une singulière idée, et de l'âme, russe ou non, une représentation pour le moins comique. Ses écarts de vocabulaire ne se comptent pas. Il était bien désigné pour donner aux lecteurs du *Temps* l'image de la Russie que ceux-ci attendaient de lui. Mme Viollis sur le chapitre de l'ignorance et du vague idéologique ne le lui cède en rien. Mais elle écrit pour le *Petit Parisien*, le ton change et ce qui prédomine c'est une déception. Personne au fond n'aimerait plus que Mme Viollis à constater l'application stricte du communisme : « *Qu'importe le droit théorique de propriété, si on a tous les avantages pratiques de la propriété ? En somme, tout ça, blanc bonnet, bonnet blanc...* »

Les thèmes généraux qui se développent de façons différentes dans ces deux enquêtes sont ceux qui ont traîné un peu partout, même dans les articles des journalistes qui sont restés dans leur pays : le régime soviétique n'est pas communiste, les Soviets se servent du communisme pour faire de l'agitation dans les autres nations et poursuivent un but national

mie) à la jeune littérature ». La jeune littérature, c'est... M. François Mauriac. Extraordinaire jeunesse ! D'ailleurs, le *génie* de M. Mauriac est encore trop séduisant pour l'esprit de M. Doumic : il s'étonne, à part lui, que l'Académie ait couronné un jeune homme si audacieux et si amer : « Une fois encore le désenchantement fait son apparition dans notre littérature. Espérons qu'il n'y fera que passer et c'est le souhait que nous adressons à M. Mauriac lui-même. »

On nous présente un autre romancier qui a peint un drame de famille provoqué par l'égoïsme paternel. M. Doumic ne comprend pas : peut-il y avoir au monde un père, un père *français* bien entendu, car toutes ces horreurs seraient légitimes dans un roman allemand ou russe, qui ne soit parfait ? Suit cette phrase, la phrase maîtresse du discours et qui classe définitivement l'académicien à oreilles d'ânes, parmi les plus grands moralistes : « Nous, cependant, déconcertés par ces peintures de cauchemars, nous nous demandons où ils ont observé cette famille française, dont, *après tout* (quel petit ton d'impatience !), nous avons, nous aussi, l'expérience, et que notre observation de tous les jours nous montre si cordiale, si douce et prête à tant de sacrifices. » M. Doumic n'a jamais lu un journal ; M. Doumic n'est jamais entré dans une Cour d'assises. Le secrétaire perpétuel est enfermé dans son palais Mazarin et dans sa Sottise comme le pape dans son Vatican.

Mais le morceau capital du « rapport » est constitué par l'éloge d'un triste bouquin d'histoire, à la faveur duquel le Doumic attaque bassement la Révolution française et la Révolution russe à la fois. La Révolution française est l'œuvre de quelques clubs « où se groupaient de villes en villes, les oisifs, les inutiles et les agités pour penser en commun et à vide. » C'est l'éternelle histoire de « la poignée d'égarés » de ce pauvre Poincaré. Vous n'avez donc jamais vu, ô Secrétaire, à travers les campagnes *françaises*, les ruines de ces châteaux féodaux que ce peuple, ce peuple dont vous êtes sorti pour sa honte, renversa, jadis, en une heure de haine et d'enthousiasme ? et n'avez-vous pas pensé alors que voilà des *oisifs* qui savaient singulièrement bien travailler ?

Un mot pour pleurer la mort de Richepin, cet « indépendant » !!! et c'est fini. Apothéose : « L'Académie félicite ses lauréats d'avoir, une fois de plus, bien mérité d'une littérature que caractérise sa diversité et cette inépuisable faculté de renouvellement qui fait son éternelle jeunesse !!! » Très juste.

Fermons les portes du cimetière.

Il y a, dans la *Croix* du 28 janvier, un bien bel article, signé : un père de famille ; sujet : « l'avenir de nos enfants ». On y rencontre des phrases typiques, écrites dans un style des plus piquants ; ainsi « il faut *stabiliser* !!! l'enfant et le soustraire aux caprices déprimant du cœur ». Nous verrons bientôt la « rationalisation » de l'enfant pour la plus grande gloire de Dieu.

Un autre mot du « père de famille » : « Le siècle de libertés excessives dans lequel nous vivons... » Voilà un monsieur qui n'est certes pas difficile.

Signalons en terminant une définition de l'amour digne de figurer dans un manuel de *bonne morale* : « L'amour n'est pas un jeu, mais il n'est pas non plus un péché, quand il est *légitime*. » Légitime?...

Victor CRASTRE.